

# BROYER LA POUSSUÈRE D'ACIER

SARAH BERN



# **Broyer la Poussière d'Acier**

*Par Sarah Bern*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Battements de la Forge	4
Chapitre 2 : L'Ombre de Fonte	8
Chapitre 3 : L'Héritage Gravé	12
Chapitre 4 : Le Mal de l'Usurier	16
Chapitre 5 : Le Saloon des Engrenages	21
Chapitre 6 : L'Appel de la Vapeur	26
Chapitre 7 : L'Abordage de la Bête	30
Chapitre 8 : Le Cimetière des Souvenirs	34
Chapitre 9 : L'Antre du Magnat	38
Chapitre 10 : La Clé de Compression	42
Chapitre 11 : Poussière et Silence	46

# Chapitre 1

## Les Battements de la Forge

Le ciel de Tombstone n'était plus qu'un linceul de suie grasse, une voûte d'opale malade où le soleil, disque blafard et lointain, peinait à percer les exhalaisons des hauts fourneaux. Ici, l'air avait le goût de la limaille de fer et du soufre consumé. Sous les bottes de cuir bouilli d'Abigail Vane, le sol ne frémissait pas de la vie de la terre, mais du battement sourd et incessant des pistons souterrains, ce pouls d'acier que Silas Thorne avait injecté dans les veines de l'Arizona. La poussière n'était plus de la roche broyée, mais un résidu de charbon et de rouille qui s'insinuait dans les pores de la peau, dans les coutures des manteaux, et jusque dans l'âme des hommes.

Abigail était tapie dans l'ombre portée d'un réservoir de condensation, ses doigts gantés de peau de cerf serrant le rebord d'une corniche de briques effritées. Son bras gauche, une architecture complexe de tubulures de cuivre et de bielles en laiton, laissait échapper un sifflement ténu, presque une plainte. Le manomètre incrusté dans son avant-bras indiquait une chute de pression alarmante ; l'aiguille oscillait fébrilement dans la zone écarlate. Une fuite de fluide hydraulique, visqueuse et sombre comme du sang de machine, perla le long d'un piston et tacha sa manche de lin brut. Elle serra les dents, le goût de l'huile rance lui montant à la gorge. Sans une valve de décharge neuve, ce membre de métal ne serait bientôt plus qu'un poids mort, une ancre la tirant vers la fosse commune.

En contrebas, la rue principale de la Basse-Ville s'étirait comme une cicatrice purulente. Les ouvriers de la \*Transcontinental Ironworks\*, silhouettes voûtées par douze heures de labeur, déambulaient tels des spectres parmi les étals de ferraille. Leurs visages étaient des masques de crasse où seuls brillaient des yeux rougis par les vapeurs d'acide. Soudain, un mugissement rauque, pareil au cri d'une bête

préhistorique arrachée à son sommeil, déchira l'atmosphère pesante. Le sol trembla. Les ouvriers s'écartèrent avec une hâte craintive, se plaquant contre les murs de bois vermoulu et de tôle ondulée.

Le convoi de la Ironworks émergea du brouillard de vapeur.

C'était un transporteur lourd, une forteresse roulante montée sur des chenilles de fonte qui broyaient les pavés de scories. La chaudière, située à l'avant, crachait des gerbes d'étincelles orangées par une cheminée démesurée, tandis que les flancs du véhicule arboraient le sceau de Silas Thorne : un engrenage enserrant un cœur humain stylisé. Derrière le poste de pilotage, protégés par des grilles de fer forgé, s'entassaient les caisses de pièces de précision, ces composants que Thorne réservait à ses automates et à sa propre survie, laissant le peuple se débattre avec des mécanismes de récupération.

Escortant le monstre, deux Shérifs de Fer marchaient d'un pas saccadé. Ces sentinelles mécaniques, hautes de sept pieds, étaient d'effroyables parodies de l'homme. Leurs corps de fer poli brillaient d'un éclat sinistre sous les lampes à arc. Dans leurs cages thoraciques de métal, on devinait le rougeoiement du kérosène en combustion, et leurs têtes, de simples globes de verre renfermant des lentilles de Fresnel pivotantes, balayaient la rue d'un rayon de lumière crue. À chaque pas, le claquement de leurs articulations hydrauliques résonnait comme un couperet.

Abigail ajusta ses lunettes de protection, le verre teinté d'ambre adoucissant la violence des éclairs de soudure au loin. Elle n'avait qu'une fenêtre de quelques secondes avant que le convoi ne franchisse le périmètre de sécurité de la zone industrielle. Elle glissa une main dans sa sacoche, en sortit une fiole de phosphore blanc et un percuteur de sa propre fabrication. Sa respiration se fit lente, mesurée, malgré le martèlement furieux de son cœur de chair qui semblait vouloir rivaliser avec les machines de la ville.

Elle se laissa tomber.

Le saut fut une chute contrôlée de dix pieds. Elle atterrit sur le toit du transporteur dans un fracas métallique qu'elle espéra étouffé par le vacarme de la chaudière. Immédiatement, elle rampa vers l'arrière, son bras mécanique grinçant sous l'effort de traction. Elle sentait la chaleur irradiant de la machine à travers ses semelles épaisses. Parvenue à la première caisse, elle utilisa une pince de désincarcération pour faire sauter les rivets de laiton. À l'intérieur, calées dans du suif et des copeaux de bois, reposaient des valves de compression en acier trempé, des merveilles de précision chirurgicale.

Un rayon de lumière blanche balaya soudain le toit.

L'un des Shérifs de Fer avait pivoté son dôme optique. Abigail se figea, le corps plaqué contre le métal brûlant. Elle entendit le sifflement de l'air comprimé tandis que l'automate armait son fusil à répétition intégré au bras. La machine ne connaissait ni la peur, ni la pitié, ni la fatigue ; elle n'était qu'un algorithme de cuivre et de feu.

— Intrus détecté, gronda une voix synthétique, une vibration métallique qui semblait sortir d'un gramophone brisé. Unité de maintenance 4-B, engagez le protocole de neutralisation.

Abigail ne perdit pas un instant. Elle saisit la valve dont elle avait besoin, la fourra dans sa ceinture et se redressa d'un bond. Le Shérif de Fer leva son bras-canon. Un jet de vapeur brûlante s'échappa des événements de la sentinelle. Abigail lança la fiole de phosphore. L'impact sur le plastron de l'automate déclencha une explosion de lumière blanche, aveuglante, une déflagration chimique qui s'attaqua aux optiques de verre et aux articulations sensibles.

La sentinelle poussa un miaulement de métal torturé, ses bras s'agitant au hasard tandis que le phosphore rongait ses circuits externes. Abigail profita de la confusion

pour sauter du convoi en mouvement. Elle roula dans la poussière d'acier, ignorant la douleur qui irradiait de son épaule, et s'engouffra dans l'étroite venelle des Alchimistes, un dédale de tuyauteries fuyantes et d'échafaudages précaires.

Derrière elle, les sifflets d'alerte de la milice de Thorne commencèrent à hurler, un concert strident qui réveilla les corbeaux de fer nichés sur les toits. Elle courait, le souffle court, sentant l'odeur du kérosène se rapprocher. Elle savait que Silas Thorne, depuis sa tour d'ivoire et de titane, ne tolérerait pas cet affront. Pour lui, chaque pièce mécanique était une parcelle de son propre pouvoir, un battement de plus pour son cœur artificiel qui dévorait la vie de la frontière.

Elle s'arrêta enfin dans une impasse saturée d'une brume verdâtre. Là, contre un mur de briques rouges mangées par le salpêtre, elle s'appuya, tremblante. Elle sortit la valve dérobée. L'acier était froid, pur, d'une perfection insultante face à la misère qui l'entourait. Elle regarda son bras mécanique, ce membre hybride qui faisait d'elle une paria, une créature de l'entre-deux.

Le silence retomba sur la Basse-Ville, mais c'était un silence lourd, chargé d'une tension électrique. Abigail leva les yeux vers les hauteurs de Tombstone, là où les lumières de la citadelle de Thorne brillaient comme des étoiles cruelles. Elle savait que ce qu'elle venait de voler n'était qu'une broutille, un grain de sable dans l'engrenage monstrueux de la Ironworks. Mais dans ce monde de vapeur et de sang, un grain de sable bien placé pouvait gripper la plus puissante des locomotives.

Elle commença à démonter le raccord défaillant de son bras, les mains maculées de graisse noire, tandis qu'au loin, le grondement de "La Bête de Soufre" annonçait le départ d'un nouveau convoi vers les terres désolées de l'Ouest. Le combat entre la chair et le métal ne faisait que commencer, et Abigail Vane, avec son bras de cuivre et sa volonté de fer, était prête à broyer la poussière jusqu'à ce que le ciel redevienne bleu.

# Chapitre 2

## L'Ombre de Fonte

L'odeur de l'ozone et du kérosène brûlé rampait dans les ruelles de la Basse-Ville bien avant que le premier martèlement de métal contre la pierre ne se fasse entendre. Abigail était accroupie dans l'ombre d'un réservoir d'eau percé, le dos appuyé contre la brique tiède, sentant les vibrations sourdes remonter le long de sa colonne vertébrale. Son bras gauche, ce membre de cuivre et de pistons qui pesait comme une faute inavouable, laissait échapper un sifflement ténu, une fuite de vapeur minuscule qui trahissait son agitation. Elle serra les dents, plongeant ses doigts valides dans la sacoche de cuir graisseux pour en sortir une clé à molette émoussée. D'un geste sec, elle resserra l'écrou de la soupape de décharge. Le silence revint, mais il était factice, étouffé par le ronronnement lointain des hauts-fourneaux de la \*Transcontinental Ironworks\*.

Soudain, le cri d'une vanne de pression lâchée dans l'air nocturne déchira le quartier. À cinquante pas d'elle, une silhouette massive émergea de la brume de charbon. C'était l'Unité 09. Le Shérif de Fer ne marchait pas ; il déplaçait sa masse de fonte avec une régularité de métronome, chaque pas enfonçant les pavés disjoints dans la boue noire. Sa carcasse était un assemblage de plaques de blindage rivetées, noircies par les résidus de combustion, et sur son poitrail, l'insigne de l'étoile à sept branches luisait d'un éclat froid, frappé dans le laiton. Deux optiques de verre dépoli, alimentées par une lueur orangée vacillante, balayaient la pénombre.

Abigail retint son souffle, la main droite serrée sur la crosse d'ébène de son revolver à percussion. Elle vit l'automate s'arrêter. Sa tête rotative pivota à cent quatre-vingts degrés avec un grincement de métal sec, comme celui d'une guillotine que l'on arme. Le Shérif n'avait pas besoin de nez pour la traquer ; il sentait la chaleur des corps, le

battement des cœurs de chair qui détonnaient dans ce désert de scories.

Un jet de vapeur pressurisée s'échappa des événements dorsaux de la machine, et dans un fracas de bielles, elle s'élança.

Abigail plongea sur le côté au moment même où le poing de fer du Shérif pulvérisait le réservoir d'eau. Des trombes de liquide saumâtre se déversèrent dans la ruelle, se mêlant à la poussière d'acier pour former une boue visqueuse. Elle se rétablit d'une roulade, le bras mécanique grondant tandis que les accumulateurs de pression montaient en charge. Elle n'attendit pas. Elle propulsa son poing de cuivre de toutes ses forces contre le flanc de l'automate. Le choc fut assourdissant, un hurlement de métal contre métal qui lui fit vibrer les dents jusqu'à la racine.

Le Shérif recula d'un pas, les servomoteurs de ses jambes compensant l'impact avec une fluidité terrifiante. Abigail resta pétrifiée un instant, non pas par la puissance de la machine, mais par sa réaction. La manière dont l'automate avait pivoté son bassin, l'angle précis de son contrepoids, la façon dont ses doigts articulés s'étaient refermés dans le vide pour chercher une prise... C'était une chorégraphie qu'elle connaissait. Une signature.

« Impossible », murmura-t-elle, la voix étranglée par la sueur.

L'Unité 09 chargea à nouveau. Cette fois, elle ne cherchait pas à frapper ; elle cherchait à broyer. La sentinelle projeta son bras hydraulique, une pince tripode conçue pour arracher les rails de chemin de fer. Abigail esquiva, glissant sous le buste de fonte, sentant la chaleur rayonnante de la chaudière interne de la machine lui brûler le visage. Elle se retrouva dans le dos du monstre. Là, entre deux plaques de protection, elle vit le faisceau de câbles de cuivre gainés de lin huilé qui alimentait le processeur central.

Elle brandit son couteau de tranchée, mais avant qu'elle ne puisse frapper, l'automate

exécuta une volte-face d'une rapidité inhumaine. Le Shérif ne se contentait pas de suivre ses protocoles de traque ; il anticipait ses feintes. Il bougeait avec la grâce brutale d'un boxeur de foire, une inclinaison de l'épaule gauche que son père, l'ingénieur Silas Vane, avait l'habitude de donner à ses croquis lorsqu'il dessinait des automates de défense. Cette petite hésitation dans le retour de la bielle, ce tic mécanique... c'était la marque des Vane.

Le Shérif de Fer la saisit par son bras de cuivre. La pression fut immédiate, insupportable. Le métal de son propre membre commença à gémir, les rivets menaçant de sauter sous la force de la machine de Thorne. Abigail hurla, non de douleur, mais de rage. Elle actionna la décharge d'urgence de son coude. Un jet de vapeur brûlante frappa de plein fouet les optiques de l'automate.

L'Unité 09 lâcha prise, ses senseurs momentanément aveuglés par la condensation. Elle se mit à frapper l'air, ses pistons s'emballant dans un vacarme de locomotive en détresse. Abigail en profita pour reculer, s'engouffrant dans l'étroite fissure d'un entrepôt de charbon. Elle s'enfonça dans l'obscurité, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage, tandis que derrière elle, le Shérif de Fer retrouvait son calme, ses pas lourds reprenant leur traque méthodique.

Elle s'arrêta dans l'ombre, pressant son bras endommagé contre sa poitrine. Le cuivre était marqué de l'empreinte profonde des doigts de la machine. Elle fixa la sortie de la ruelle, là où la silhouette de fonte se découpait contre les lueurs orangées de la citadelle. Ce n'était pas seulement de l'acier qu'elle affrontait. C'était un fantôme. Thorne n'avait pas seulement volé les brevets de son père ; il avait insufflé l'âme d'un génie dans des carcasses de tueurs.

Le Shérif de Fer tourna la tête vers l'entrepôt. Abigail vit la lueur de ses yeux de verre s'intensifier. Elle savait qu'elle ne pourrait pas fuir éternellement. Dans les entrailles de la machine, elle avait reconnu le rythme de son propre sang, une mécanique de famille transformée en instrument de tyrannie. Elle ramassa une barre de fer tordue au

sol, ses doigts de chair se serrant sur le métal froid. La poussière d'acier flottait dans l'air, scintillante sous la lune de soufre, alors que le monstre de Thorne reprenait sa marche, inéluctable, vers la seule chose vivante qui comprenait encore le langage de ses engrenages.

# Chapitre 3

## L'Héritage Gravé

L'obscurité, dans les entrailles de la mine de Malachite, possédait la consistance d'un goudron tiède. Abigail s'y enfonça, le corps bas, une main de chair pressée contre la paroi suintante de salpêtre. À chaque pas, le gravier de cuivre crissait sous ses bottes de cuir bouilli, un bruit de mâchoires broyant des os qui résonnait dans le silence sépulcral des galeries abandonnées. Son bras gauche, ce membre de laiton et de pistons qui n'était plus qu'une charge morte, la tirait vers le sol. Une fumerolle de vapeur âcre s'échappait d'une soupape tordue près de son coude, sifflant comme un serpent blessé. Elle sentait l'huile chaude et le sang poisseux se mêler sous sa chemise de lin, une mixture infâme qui lui collait à la peau.

Elle finit par s'effondrer dans une alvéole de soutènement, là où les vieux étais de chêne pliaient sous le poids de la montagne. Elle ne voyait rien, mais elle percevait tout : l'humidité qui rongait le fer, l'odeur de soufre des filons profonds, et ce battement sourd, tout en haut, qui n'était pas son cœur, mais les vibrations lointaines des forges de la \*Transcontinental Ironworks\*. Ils la traquaient. Les Shérifs de Fer devaient déjà quadriller la surface, leurs lanternes au kérosène balayant le désert de faisceaux jaunes et impitoyables.

D'un geste saccadé, elle fouilla la sacoche de cuir qui pendait à sa ceinture de munitions. Ses doigts tremblants rencontrèrent le froid d'une clé à molette et la rugosité d'une pierre à affûter. Elle devait libérer la pression. Si le réservoir de son avant-bras explosait, la déflagration emporterait son épaule et ce qui lui restait de dignité.

Abigail craqua une allumette de phosphore. La lueur bleue, vacillante, révéla le

désastre. La plaque de protection de son épaule, une pièce de cuivre lourdement martelée, avait été enfoncée par la matraque hydraulique du Shérif. Le métal mordait la chair, et sous la jointure, un engrenage de précision s'était désaxé, crachant de la limaille de fer à chaque spasme nerveux. Elle serra les dents, plaça un morceau de cuir entre ses mâchoires, et engagea la clé dans l'écrou de purge.

Le cri qu'elle poussa fut étouffé par le cuir, mais ses yeux s'injectèrent de sang sous l'effort. Un jet de vapeur brûlante l'enveloppa, emportant avec lui l'odeur de la graisse de baleine utilisée pour lubrifier les roulements. Le sifflement s'apaisa. La douleur, elle, demeura, lancinante, une brûlure blanche qui lui irradiait le crâne.

Alors qu'elle dévissait les fixations de la plaque scapulaire pour redresser le châssis, le métal céda brusquement. La pièce de cuivre tomba au sol dans un tintement clair. Abigail s'appuya contre la roche froide, le souffle court, attendant que le vertige s'estompe. Elle approcha la flamme mourante de son allumette pour inspecter les dégâts internes de la mécanique.

C'est alors qu'elle le vit.

Sous la plaque qu'elle portait depuis des années, là où le bras mécanique s'ancrait directement dans l'os et le muscle par des broches d'argent, la lumière révéla une texture inhabituelle. Ce n'était pas la rugosité du fer moulé, ni la douceur de la peau cicatrisée. C'était une gravure. Une toile d'araignée de lignes d'une finesse impossible, tracées à la pointe de diamant dans l'épaisseur du métal de base, là où nul n'aurait dû regarder.

Elle craqua une seconde allumette, puis une troisième, les mains soudainement stables. Son père, l'ingénieur Vane, n'avait pas simplement réparé sa fille après l'accident de la fonderie. Il l'avait transformée en un codex de métal.

La micro-gravure représentait un schéma d'une complexité vertigineuse. Abigail

reconnut immédiatement la silhouette d'une turbine centrale, mais ce n'était pas celle de son propre bras. Les proportions étaient gigantesques. C'était un cœur. Un cœur artificiel, doté de quatre chambres de compression et d'un régulateur à force centrifuge. Au centre du dessin, là où les soupapes de décharge devaient se situer, se trouvait une petite marque, un défaut volontaire dans la symétrie, une faiblesse structurelle dissimulée sous un alliage de titane.

"Le cœur de Thorne," murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un croassement dans le noir.

Elle comprit alors la nature du fardeau qu'elle portait. Son père n'avait pas seulement conçu la machine qui maintenait Silas Thorne en vie ; il avait gravé le secret de sa destruction sur le corps même de sa fille, sachant que la \*Ironworks\* ne chercherait jamais la clé du coffre-fort à l'intérieur de la serrure. Les plans n'étaient pas sur du papier, sujet au feu et à la pourriture. Ils étaient dans le laiton, dans le cuivre, dans la chair meurtrie d'Abigail.

Chaque ligne, chaque annotation en caractères minuscules, décrivait la pression exacte nécessaire pour faire imploser la turbine de titane. Elle vit le point de rupture : une injection soudaine de vapeur saturée dans la chambre de décompression secondaire. Un sabotage que seul quelqu'un connaissant le rythme interne de la machine pourrait exécuter.

Un bruit sourd remonta du puits d'aération. Un cliquetis métallique, régulier, lourd. Le son de bottes d'acier percutant la pierre. Les automates avaient trouvé l'entrée de la galerie.

Abigail ne ressentait plus la douleur. Une froideur de fer s'empara de ses membres. Elle ramassa la plaque de cuivre, la replaça tant bien que mal sur son épaule et serra les vis d'une main ferme. Elle n'était plus une hors-la-loi en fuite, une épave de chair et de vapeur cherchant un abri contre l'orage. Elle était la sentence de mort de Silas

Thorne, un spectre de limaille et de vengeance dont le sang était de l'huile et dont le cœur était une bombe à retardement.

Elle ramassa sa carabine à levier, vérifia la pression de son bras d'un geste sec — le manomètre indiqua une zone rouge, instable, mais puissante — et se leva. L'obscurité de la mine ne lui faisait plus peur. Elle en faisait partie. Elle était le charbon qui attendait l'étincelle.

Le Shérif de Fer apparut au détour du tunnel, sa lanterne cyclopéenne déchirant les ténèbres. Le faisceau de lumière frappa Abigail, révélant son visage noirci de suie, ses yeux brillants d'une détermination minérale. L'automate inclina sa tête de fonte, les engrenages de son cou grinçant dans un cri de métal sec. Il leva son bras-canon, le mécanisme de mise à feu cliquetant dans le silence.

Abigail ne bougea pas. Elle écouta le sifflement de la machine ennemie, identifiant chaque piston, chaque soupape, chaque faiblesse. Elle sourit, un geste cruel qui étira ses cicatrices.

— Tu n'es qu'un jouet, dit-elle d'une voix basse, pareille au grondement d'un éboulement. Et je connais celui qui t'a fabriqué.

D'un mouvement fluide, elle arma son bras mécanique. Le piston hydraulique se détendit avec un rugissement de vapeur, et elle s'élança dans la lumière, une silhouette de cuivre et de fureur, prête à broyer la poussière d'acier qui lui servait de destin.

# Chapitre 4

## Le Mal de l'Usurier

La vapeur n'était pas un simple souffle dans les couloirs du Palais d'Acier ; elle était le sang, le pouls et la sentence de ce domaine pétrifié dans la houille. Au sommet de la plus haute tour de Tombstone, là où les vitraux de quartz épais transformaient la lumière du désert en un crépuscule d'ambre et de suie, Silas Thorne attendait. Le silence de ses appartements était une illusion, un mensonge entretenu par le ronronnement sourd des générateurs dissimulés sous les dalles de granit.

Il était assis dans un fauteuil de cuir de Cordoue, dont les accoudoirs étaient polis par l'usure de ses paumes fiévreuses. Sa main droite, encore faite de chair et d'os, tremblait imperceptiblement. Elle pressait un mouchoir de batiste contre ses lèvres, un tissu autrefois immaculé, désormais maculé d'une humeur grisâtre, un mélange de bile et de limaille fine. Silas ne regardait pas la ville qui s'étendait à ses pieds — ce monstre de ferraille qu'il avait engendré et qui dévorait la terre d'Arizona — mais son propre reflet dans la vitre sombre.

Sous sa chemise de soie noire, déboutonnée jusqu'au sternum, la turbine de titane luisait d'un éclat froid et malsain. C'était une cage de métal précieux, incrustée à même la cage thoracique, dont les ailettes tournaient avec un sifflement de frelon enragé. À chaque cycle de compression, une douleur fulgurante, pareille à un fer rouge que l'on enfonce dans la moelle, irradiait jusqu'à ses vertèbres.

La gangrène galvanique avait franchi une nouvelle étape. Ce n'était plus seulement une décoloration de la peau, mais une véritable transmutation. Ses veines, autour de l'implant, étaient devenues des cordons d'un bleu électrique, durs comme des fils de cuivre, et l'odeur de l'ozone se mêlait désormais à celle de la chair qui se meurt. La

machine ne se contentait plus de suppléer son cœur défaillant ; elle le consommait, transformant son sang en un électrolyte corrosif.

— Entrez, Sterling, croassa-t-il sans se détourner. Votre pas trahit votre hésitation. C'est un défaut que je n'apprécie guère chez un homme de science.

La porte de bronze massif pivota sur ses gonds huilés. Le docteur Sterling, un homme sec dont le tablier de cuir était constellé de taches de réactifs, s'avança avec la déférence d'un courtisan entrant dans la cage d'un lion. Il portait un coffret de bois de rose, dont les ferrures de laiton cliquetèrent lorsqu'il le déposa sur la table de chevet.

— La pression systolique augmente, Monsieur Thorne, balbutia le médecin en ajustant ses bésicles de cristal. La turbine demande davantage que ce que vos humeurs peuvent fournir. L'oxydation gagne les tissus mous du péricarde. Si nous ne stabilisons pas le flux de conduction...

— Épargnez-moi vos jérémiades de croque-mort, coupa Thorne. J'entends le métal grincer dans ma poitrine chaque fois que je prends une inspiration. Je sens le sel de la pile me brûler les poumons. Parlez-moi de la solution, pas de l'agonie.

Sterling ouvrit le coffret. À l'intérieur, reposaient des fioles de verre soufflé contenant un sérum d'une clarté opaline. Il en saisit une avec des doigts gantés de caoutchouc, mais sa main tremblait.

— Le substitut de synthèse ne tient plus, Monsieur. Votre organisme rejette les sels de cobalt. La seule chance de survie, la seule clé pour que la turbine ne se grippe pas définitivement en broyant vos côtes, réside dans la compatibilité biologique que nous avons évoquée. Le sang de l'Architecte.

Thorne se leva brusquement. Le mouvement fit gémir les pistons de son propre corps, et une bouffée de vapeur s'échappa de la valve de décharge située à la base de son

cou, embaumant la pièce d'une odeur de soufre et de menthol. Il se tourna vers Sterling, ses yeux, injectés de sang et cernés de noirceur, brillant d'une lueur maniaque.

— Abigail Vane, murmura-t-il. La fille de celui qui a scellé mon destin dans ce carcan de titane.

— Son sang possède la signature exacte requise par les filtres de la turbine, confirma Sterling en baissant les yeux. C'est une question de résonance, Monsieur. Votre père n'a pas seulement conçu cette machine pour vous sauver ; il l'a verrouillée. Il a utilisé son propre sérum génétique comme catalyseur. Abigail est la seule source de fluide vital capable de lubrifier les roulements de votre cœur sans provoquer de rejet galvanique. Elle n'est pas seulement une hors-la-loi, elle est votre unique réserve de vie.

Silas Thorne s'approcha de la fenêtre et posa son front contre le verre froid. Au loin, sur les rails de la Transcontinental Ironworks, la silhouette colossale de la Bête de Soufre crachait des colonnes de fumée noire qui venaient souiller les étoiles. Il imaginait la jeune femme, cette créature de cambouis et de révolte, courant dans la poussière d'acier avec, dans ses veines, le remède à sa propre déliquescence.

— Elle a le bras de son père, dit Thorne d'une voix qui n'était plus qu'un souffle de vapeur. Et elle a son génie pour la destruction. Elle croit se battre pour une cause, pour la liberté des sables, alors qu'elle n'est qu'un rouage essentiel de ma propre mécanique.

Il pressa un bouton de nacre sur son bureau. Un instant plus tard, le lourd battant de la porte s'ouvrit à nouveau pour laisser passer une silhouette inhumaine. C'était le Premier Shérif de Fer, une sentinelle de deux mètres de haut, dont le plastron de fonte portait les armoiries de la compagnie. Ses articulations de bronze étaient protégées par des soufflets de cuir gras, et dans son crâne de métal, une lanterne de kérosène

brûlait d'une flamme bleue. L'automate inclina sa tête de cuivre, le mécanisme de son cou émettant un cliquetis rythmé, comme le décompte d'une horloge d'apothicaire.

— Vous avez dépêché les traqueurs à vapeur ? demanda Thorne à l'automate, bien qu'il sache que la machine ne répondrait que par l'exécution de ses ordres.

Sterling intervint, la voix étranglée par l'inquiétude :

— Monsieur Thorne, je vous en conjure... Elle doit nous être amenée intacte. Si une seule balle de plomb déchire son artère fémorale, si son sang s'écoule dans le sable de Tombstone, vous ne survivrez pas à la prochaine lune. La turbine s'emballera, elle chauffera jusqu'au blanc, et elle vous consumera de l'intérieur. Elle est la clé de compression. Sans elle, vous n'êtes qu'une chaudière prête à exploser.

Thorne se tourna vers la sentinelle de fer. La lumière bleue de la lanterne de l'automate se reflétait dans ses pupilles dilatées. Il s'approcha de la machine, posant sa main humaine sur le métal froid du bras-canon de la sentinelle.

— Tu as entendu le bon docteur, dit-il avec un sourire qui n'était qu'une cicatrice de cruauté. Ne la brisez pas. Ne la tuez pas. Je la veux ici, enchaînée à ce fauteuil, pour que je puisse drainer de son corps chaque goutte de ce privilège qu'elle ignore posséder. Elle se croit libre parce qu'elle pille mes convois, mais elle ne fait que transporter mon bien le plus précieux : sa propre vie.

Il fit un geste de la main, un signal de renvoi. Le Shérif de Fer pivota sur ses talons de métal avec une précision mathématique et quitta la pièce, ses pas lourds faisant vibrer les dalles de pierre et résonner les canalisations dans les murs.

Thorne se rassit, sentant une nouvelle quinte de toux ébranler sa poitrine. Il ouvrit sa main et contempla la paume : la peau était désormais striée de gris, comme si de la cendre s'était infiltrée sous son épiderme. La gangrène progressait. Il sentait la turbine

ralentir, un frottement sec s'installant dans le mécanisme de son cœur.

— Allez-vous-en, Sterling, ordonna-t-il. Préparez l'alambic de transfusion. Préparez les sangles de cuir et les aiguilles de platine. La chasse est ouverte, et je n'ai pas l'intention de mourir entouré de ce luxe inutile alors que le désert détient mon salut.

Le médecin s'éclipsa en silence, refermant les portes de bronze sur la solitude du magnat. Silas Thorne resta seul dans la pénombre, écoutant le sifflement de sa propre respiration mécanique. Il ferma les yeux et crut voir, dans l'obscurité de ses paupières, le visage d'Abigail Vane, noirci de suie, une vision de feu et d'acier qui venait le hanter. Il n'éprouvait pour elle ni haine ni désir, seulement la convoitise d'un homme qui regarde une pièce de rechange indispensable.

Dehors, le vent de l'Arizona se leva, emportant avec lui le hurlement lointain d'une locomotive. La Bête de Soufre s'ébranlait, ses pistons martelant le sol comme le tambour d'une exécution. Le fer appelait le fer, et le sang appelait le sang. Dans le Palais d'Acier, l'usurier de la frontière attendait que sa dette soit payée, peu importe le prix en chair et en souffrance. Silas Thorne posa sa main sur son cœur de titane, sentant la chaleur dévorante de la machine, et murmura un nom comme une prière impie, une promesse de ferraille et de douleur qui se perdit dans le vacarme des soupapes de décharge.

# Chapitre 5

## Le Saloon des Engrenages

La poussière d'acier flottait dans l'air de Tombstone comme un linceul gris, une brume métallique qui s'insinuait dans les poumons et colorait les crachats de reflets ferreux. Abigail Vane resserra son manteau de cuir lourd contre sa poitrine, sentant le poids familier des plaques de laiton cousues dans la doublure. À chaque pas sur le madrier vermoulu du trottoir, son bras gauche émettait un sifflement pneumatique discret, une plainte de cuivre et de vapeur qui répondait au grondement lointain des forges de la \*Transcontinental Ironworks\*. Elle ne regardait personne. Dans cette ville-usine, l'œil qui s'attarde est un œil qui cherche la querelle ou la potence.

Elle s'arrêta devant une porte massive, faite d'un chêne noirci par l'huile et renforcée de traverses de fer boulonnées. Une enseigne grinçait au-dessus d'elle, une roue dentée dont les dents étaient brisées, balancée par un vent sec qui portait l'odeur du soufre et de la charogne. Le Saloon des Engrenages. Elle poussa le battant.

L'air intérieur était une masse compacte de fumée de tabac brun, de vapeur d'eau croupie et d'effluves de kérosène. Ici, les lampes à gaz crépitaient avec une irrégularité nerveuse, jetant des ombres dansantes sur les visages creusés des mineurs et des mécaniciens déchus. Au centre de la pièce, un immense alambic de cuivre, détourné de sa fonction première, crachait un alcool de grain qui sentait le térébenthine. Abigail s'avança, son pas lourd martelant le sol jonché de sciure et de limaille.

Elle s'accouda au zinc, un long comptoir de métal poli par des décennies de coudes calleux. Le barman, un homme dont la mâchoire inférieure avait été remplacée par une prothèse de fer blanc qui cliquetait à chaque mouvement, ne posa pas de

question. Il fit glisser un verre de liquide ambré vers elle. Abigail ne but pas. Elle laissa ses doigts de chair effleurer le verre, tandis que sa main mécanique restait immobile, une griffe de métal inerte reposant sur le bois sombre.

« On dit que la Bête s'abreuve ce soir », murmura-t-elle, sa voix rauque comme le frottement du grès.

L'homme à la mâchoire de fer s'arrêta de frotter un verre avec son chiffon graisseux. Ses yeux, injectés de sang, se fixèrent sur le bras d'Abigail. « Elle ne s'abreuve pas, Vane. Elle dévore. Elle quitte le dépôt de la Treizième Heure à l'aube. Elle file vers l'Ouest, là où le sable devient du verre sous la chaleur des pistons. »

Abigail sentit une contraction dans sa poitrine, là où le souvenir de sa bande disparue brûlait encore comme une braise mal éteinte. « Le trajet ? »

« Par le Défilé des Os. Silas Thorne a fait doubler les rails. Il veut que sa clé de compression arrive à la Citadelle avant que son propre cœur ne l'étouffe. »

À l'autre bout du comptoir, une silhouette massive se détacha de l'obscurité. C'était Elias, un ancien artilleur qui avait servi avec Abigail dans les plaines de poussière avant que le fer ne prenne le dessus sur le sang. Son visage était une carte de cicatrices, et son œil gauche avait été remplacé par une lentille de verre grossissante qui pivotait avec un cliquetis d'horlogerie.

« Abbie », dit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle de forge. « Tu ne devrais pas être ici. Les Shérifs de Fer patrouillent dans le secteur inférieur. Ils cherchent de la chair pour leurs chaudières. »

« Je cherche la Bête, Elias. Et j'ai besoin de savoir ce qui escorte le convoi. »

Elias s'approcha, l'odeur du vieux cuir et de la suie émanant de ses vêtements de lin

sale. Il posa une main tremblante sur le comptoir. « Ce n'est pas seulement du métal que Thorne envoie pour protéger son trésor. Il y a une unité... une sentinelle que les ingénieurs appellent l'Unité 09. »

Abigail sentit un froid soudain, un frisson qui n'avait rien à voir avec les courants d'air de la nuit. Le nom résonna dans son crâne comme un coup de marteau sur une enclume. « Une sentinelle ? Un automate de plus ? »

Elias secoua la tête, sa lentille pivotant frénétiquement. « Non. C'est différent. J'ai traîné près des hangars de maintenance. J'ai entendu les techniciens parler. Ils disent que le processeur central ne répond pas aux commandes logiques habituelles. Ils disent qu'il y a des... résidus. Des échos mémoriels qui parasitent les circuits de tir. »

Il fit une pause, baissant la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure perdu dans le vacarme des engrenages du saloon. « Ils ont utilisé le châssis de l'homme que tu cherchais, Abbie. Celui qu'ils ont ramassé dans la fosse de la mine de Red Rock. »

Le monde sembla s'arrêter. Le sifflement des soupapes, le rire gras des parieurs au fond de la salle, le grincement de la pompe à vapeur du bar... tout s'effaça derrière un bourdonnement sourd. Caleb. Son mari. Le souvenir de son visage, avant que la poussière ne l'emporte, avant que les recruteurs de Thorne ne jettent son corps dans les bennes de récupération. Ils ne l'avaient pas enterré. Ils l'avaient recyclé.

« Tu mens », cracha-t-elle, ses doigts mécaniques se refermant sur le rebord du comptoir avec une telle force que le bois commença à gémir et à se fendre.

« Je l'ai vu, Abbie », reprit Elias, la tristesse voilant son regard de verre. « Dans ses optiques, il n'y a pas que la lueur du kérosène. Il y a un tressaillement. Un tic dans le servomoteur de l'épaule, celui-là même qu'il avait quand il était nerveux avant un assaut. Ils n'ont pas pu tout effacer. L'Unité 09 porte ses restes, sa mémoire piégée dans une carcasse de fer blanc. »

Abigail lâcha le comptoir. Des échardes de bois restèrent plantées dans les articulations de sa main de cuivre. Elle ne ressentait aucune douleur, seulement une rage froide, une pression hydraulique qui montait dans ses veines. La Bête de Soufre n'était plus seulement une cible, un coffre-fort roulant contenant la vie de Silas Thorne. C'était une tombe en mouvement. Une prison d'acier où l'âme de Caleb était broyée, seconde après seconde, par la logique impitoyable de la machine.

Elle se tourna vers la porte, son manteau claquant contre ses bottes ferrées.

« Abbie ! » appela Elias. « Si tu tentes d'approcher ce convoi, l'Unité 09 ne te reconnaîtra pas. Elle est programmée pour incinérer tout ce qui respire à moins de dix toises des rails. Pour elle, tu n'es qu'une cible organique. »

Abigail s'arrêta, la main sur la poignée de fer de la sortie. Elle ne se retourna pas. « Alors je lui rappellerai qui je suis », dit-elle d'une voix qui semblait venir du fond d'un puits de mine désaffecté. « Je briserai chaque rouage, chaque piston, chaque plaque de blindage jusqu'à ce que je retrouve ce qu'ils lui ont volé. Silas Thorne pense avoir créé un dieu de métal, mais il n'a fait que forger l'instrument de sa propre ruine. »

Elle sortit dans la nuit de Tombstone. Le vent s'était levé, soulevant des tourbillons de limaille qui crissaient sous ses paupières. Au loin, sur la ligne d'horizon, une lueur rougeoyante perçait les ténèbres. C'était le foyer de la Bête de Soufre, une étoile maléfique de charbon et de feu qui s'éveillait. Abigail Vane leva son bras mécanique, observant le jeu des pistons sous la lumière blafarde des lunes de l'Arizona. Elle sentit la vibration du sol, le battement de cœur de la terre de fer. Le duel approchait. Le sang allait couler sur l'acier, et dans le hurlement des turbines, une seule vérité subsisterait : le fer peut bien broyer la chair, il ne pourra jamais étouffer le cri d'une promesse trahie.

Elle s'enfonça dans les ruelles sombres, son ombre s'étirant sur les murs de briques suintantes, une silhouette de métal et de douleur marchant vers le brasier de l'aube. La traque commençait.

# Chapitre 6

## L'Appel de la Vapeur

L'obscurité de l'atelier sentait l'huile rance, le suif et cette odeur métallique, âcre, qui s'attache à la gorge comme une couche de rouille. Abigail était assise sur un tabouret de chêne vermoulu, le dos voûté sous le poids de son propre corps. Devant elle, posée sur un établi maculé de cambouis, une lampe à pétrole jetait des lueurs vacillantes sur un enchevêtrement de pignons et de bielles. Le silence n'était troublé que par le sifflement ténu de son bras gauche, une plainte de vapeur s'échappant d'une soupape mal jointe. Elle saisit une burette d'étain et laissa tomber trois gouttes d'un lubrifiant épais sur l'articulation du coude. Le métal but le liquide avec une sorte de voracité mécanique.

Elle fit jouer ses doigts de cuivre. Le mécanisme grinça, un bruit sec de cliquetis qui résonna contre les murs de pierre froide. Chaque mouvement lui coûtait une pointe de douleur à l'épaule, là où les boulons de fixation mordaient dans la chair cicatrisée, là où le cuir tanné de son harnais frottait jusqu'au sang. Elle songea à la fuite. Le désert de Sonora s'étendait au-delà de Tombstone, une immensité de roche rouge et de saguaros centenaires où le fer ne dictait pas encore sa loi. Elle aurait pu seller sa jument, charger quelques sacoches de viande séchée et disparaître dans les canyons, là où la vapeur ne monte jamais. La liberté avait le goût de la poussière sèche et du vent libre. Mais l'odeur du soufre, portée par la brise nocturne, lui rappelait sans cesse la silhouette de Silas Thorne, cet homme de titane dont le cœur battait au rythme d'une turbine infernale.

Thorne n'était plus un homme. Il était une excroissance de la mine, une tumeur de métal alimentée par le labeur des damnés. Et dans ses coffres de fer, il gardait ce qui restait de l'âme de son mari, enfermé dans les rouages de la Transcontinental

Ironworks.

Abigail se leva. Ses bottes de cuir lourd écrasèrent la limaille qui jonchait le sol. Elle s'approcha d'un coffre de bois cerclé de laiton et en sortit une longue carabine dont le canon avait été renforcé par des bagues d'acier. Elle vérifia la culasse, le ressort de rappel, puis glissa les cartouches de gros calibre dans sa ceinture de cuir. Chaque geste était lent, mesuré, presque liturgique. Elle n'était plus une femme, elle devenait une extension de sa propre vengeance, une machine de chair et de haine.

Dehors, la ville de Tombstone haletait. Les forges ne s'arrêtaient jamais. De hautes cheminées de briques crachaient des volutes de fumée noire qui masquaient les étoiles, créant un firmament artificiel de suie et d'étincelles. Le sol vibrait. C'était une secousse profonde, rythmique, qui faisait tinter les verres dans les estaminets et trembler les vitres des bordels. La Bête de Soufre approchait.

Abigail sortit de l'atelier et s'enfonça dans la ruelle. L'air était épais, saturé de vapeur d'eau et de résidus de charbon. Elle évitait les patrouilles des Shérifs de Fer, ces automates de trois mètres de haut dont les yeux de verre rouge balayaient les ténèbres. Leurs pas de métal résonnaient sur le pavé comme des coups de marteau sur une enclume. Elle se colla contre un mur de briques suintantes, sentant le froid de la pierre traverser son manteau de cuir. Son bras mécanique chauffait. Elle pouvait sentir la pression monter dans les cylindres de cuivre, une tension qui demandait à être libérée.

Elle atteignit le talus qui surplombait la voie ferrée. En bas, les rails d'acier brillaient sous la lune comme des veines d'argent injectées de poison. Le grondement devint un hurlement. Au loin, un phare cyclopéen déchira l'obscurité, projetant une lumière crue et violente sur le sable rouge. La Bête de Soufre surgit des ténèbres.

C'était une vision d'apocalypse. Une locomotive de deux kilomètres de long, une chenille de fer noir et de vapeur blanche qui dévorait l'espace. Des pistons de la taille

de troncs d'arbres s'agitaient sur les flancs de la machine, entraînant des roues gigantesques qui broyaient le rail dans un fracas de tonnerre. Des nuages de vapeur brûlante s'échappaient des soupapes de décharge, enveloppant le convoi d'un linceul spectral. Derrière la motrice, des wagons blindés, hérissés de tourelles et de canons, se succédaient à l'infini.

Abigail serra les dents. Son père avait dessiné les plans de ce monstre. Il avait cru offrir au monde le progrès, il n'avait fait que forger les chaînes d'une nouvelle tyrannie. Elle toucha son bras gauche, ce membre de métal qu'il lui avait greffé après l'accident de la mine. C'était son héritage. Sa malédiction.

« Pour toi, Père, » murmura-t-elle, sa voix étouffée par le vacarme des bielles. « Et pour lui. »

Elle s'élança dans la pente. Ses bottes glissaient sur la caillasse, mais son bras mécanique, doté d'une force inhumaine, s'ancra dans un poteau de télégraphe pour freiner sa chute. Elle atteignit le bord de la voie au moment où le premier wagon de charbon passait devant elle. La chaleur était insoutenable, une haleine de fournaise qui lui brûlait la peau. Elle attendit l'instant précis, celui où le battement du métal s'accordait au rythme de son propre sang.

Elle sauta.

Ses mains gantées de cuir agrippèrent une échelle de fer froid. Le choc faillit lui arracher l'épaule, mais elle tint bon, ses doigts de cuivre se refermant sur le barreau avec la force d'un étau. Elle se hissa sur le toit du wagon, aplatie contre le métal vibrant. Le vent de la vitesse giflait son visage, emportant ses cheveux noirs, tandis que des gerbes d'étincelles volaient au-dessus d'elle comme des lucioles démentes.

Sous elle, la Bête rugissait. Elle sentait la puissance brute de la vapeur, cette énergie captive qui ne demandait qu'à tout dévaster. Elle commença sa progression vers

l'avant, vers la motrice, vers le cœur de Silas Thorne. Chaque pas était une lutte contre le vent et les secousses du monstre. Elle devait atteindre la clé de compression, ce petit morceau d'acier poli qui maintenait la pression dans le corps du magnat. Sans elle, Thorne ne serait plus qu'une carcasse de métal inerte, un dieu déchu étouffé par son propre orgueil.

Un Shérif de Fer apparut au bout du wagon. Sa silhouette massive se découpait contre la lueur du foyer. L'automate leva son bras droit, un canon à vapeur rotatif qui commença à siffler. Abigail ne cilla pas. Elle arma sa carabine, le doigt sur la détente de bronze.

Le duel n'était plus seulement le sien. C'était le combat de la chair meurtrie contre le métal triomphant, le dernier cri de l'homme face à la machine qu'il avait créée pour le servir et qui finissait par le dévorer. Le sable de l'Arizona, rouge comme le sang des mineurs, s'engouffrait dans les rouages de la Bête, et dans le hurlement des turbines, Abigail Vane ne voyait plus que l'éclat de l'acier qu'elle devait briser.

Elle fit feu. L'éclair de la poudre noire illumina brièvement son visage marqué par la suie, un masque de détermination pure. Le plomb frappa l'œil de verre de l'automate, le faisant basculer dans le vide. Mais d'autres arrivaient. La Bête de Soufre ne se laisserait pas dompter si facilement. Elle était le nouveau monde, un monde de fer et d'ombre, et Abigail était la dernière étincelle d'une humanité qui refusait de s'éteindre.

Elle s'enfonça plus avant vers la gueule du monstre, là où le feu ne s'éteignait jamais, là où le destin de Tombstone allait se jouer dans un fracas de soupapes et de promesses trahies. La vapeur l'engloutit, mais son bras de cuivre, brûlant de tension, ne tremblait pas. Elle était la fille de l'ingénieur, et elle savait exactement où frapper pour faire s'effondrer l'empire du fer.

# Chapitre 7

## L'Abordage de la Bête

L'air n'était plus qu'une morsure de sable et de limaille, un souffle brûlant qui s'engouffrait dans les poumons comme une poignée de braises. Accrochée à la paroi concave de la Bête de Soufre, Abigail sentait la vibration du monstre remonter le long de ses vertèbres, un grondement tellurique qui menaçait de désarticuler ses os. Sous ses doigts gantés de cuir gras, le métal de la locomotive était une peau de reptile en fusion, couverte de rivets gros comme des poings et de plaques de blindage oxydées par le sel du désert. Le vent, hurlant entre les roues cyclopéennes, déchiquetait les cris des rebelles qui, derrière elle, tentaient de maintenir leurs grappins sur les échelles de fer.

Son bras gauche, cet assemblage complexe de tiges de cuivre et de pistons hydrauliques, émit un sifflement strident lorsqu'elle contracta l'épaule pour se hisser plus haut. La vapeur s'échappait des joints en caoutchouc durci, laissant une traînée de condensation tiède sur son visage noirci par la suie. Elle jeta un regard en arrière : Elias, le visage dissimulé sous un foulard de lin effiloché, luttait contre la force centrifuge. Ses mains nues saignaient sur le rebord d'une lucarne de ventilation. Plus bas, dans la poussière rouge soulevée par le passage du convoi, les silhouettes des autres s'effaçaient, dévorées par l'immensité de la steppe d'Arizona et la vitesse démentielle de la machine.

Abigail atteignit enfin la lèvre supérieure d'un wagon-usine, une structure massive et aveugle qui vomissait une fumée épaisse et huileuse par des cheminées latérales. D'un coup sec de son membre d'acier, elle brisa le loquet d'une trappe de maintenance. Le métal céda dans un craquement sec, et elle s'engouffra dans les entrailles de la Bête.

L'atmosphère à l'intérieur était une insulte aux sens. La chaleur y était si dense qu'elle semblait solide, saturée d'odeurs de graisse rance, de charbon pulvérisé et d'ozone. C'était une cathédrale de scories, un labyrinthe de passerelles suspendues au-dessus de cuves de fonte en ébullition. Ici, le silence n'existait pas ; il était remplacé par le battement métronomique de pistons géants, un cœur de fer qui battait la mesure d'un monde agonisant. Abigail se réceptionna sur une grille métallique, ses bottes de cuir lourd résonnant sourdement. Elle dégaina son revolver, une pièce d'armurerie massive dont le barillet brillait d'un éclat bleuté sous la lumière chétive des lanternes à acétylène fixées aux parois.

— Elias ! hurla-t-elle par-dessus le fracas des machines.

L'homme bascula à sa suite, s'effondrant sur le sol de fer, les poumons sifflants. Il ne restait que lui. Les autres avaient été fauchés par les rafales de kérosène des Shérifs de Fer ou avaient lâché prise, abandonnés à la solitude du désert. Il se redressa, réajustant ses lunettes de protection dont les verres étaient rayés par le quartz.

— C'est une forge, murmura-t-il, la voix étranglée par l'effroi. Ce n'est pas un train, Abbie... c'est une ville en marche.

Elle ne répondit pas. Son regard était fixé sur la perspective du wagon. Sur des rails suspendus au plafond, des carcasses de métal — des châssis d'automates encore vierges de toute vie mécanique — défilaient lentement vers le centre du convoi. C'était là que la Transcontinental Ironworks forgeait ses soldats, au rythme des marteaux-pilons qui s'abattaient sur l'enclume du progrès. Chaque coup faisait trembler les passerelles, envoyant des gerbes d'étincelles dorées dans l'obscurité.

Ils progressèrent avec la prudence des rats dans une soute à grains. Le sol était jonché de copeaux d'acier et de chiffons imbibés de pétrole. Partout, le cuivre des tuyauteries suintait une humidité corrosive. Abigail sentait la pression monter dans son propre bras ; le manomètre incrusté dans son poignet de laiton indiquait une surcharge. Elle

devait trouver une purge, ou le mécanisme risquait de lui broyer l'épaule sous l'effet de la dilatation thermique.

Soudain, un bruit distinct du tumulte industriel les fit se figer. Un cliquetis rythmique, celui de griffes de métal sur une grille.

Dans l'ombre portée d'une chaudière, une sentinelle apparut. C'était un Shérif de Fer, mais d'un modèle qu'Abigail n'avait encore jamais vu : plus fin, plus arachnéen, conçu pour traquer les intrus dans les recoins étroits de la Bête. Sa tête n'était qu'un bloc de fer poli percé d'une fente rougeoyante. Il n'avait pas de visage, seulement la froideur d'une sentence exécutée sans haine.

L'automate se cabra, ses articulations hydrauliques gémissant sous la tension. Elias leva son fusil, mais la créature fut plus rapide. Un bras télescopique, terminé par une pince coupante, jaillit et trancha le canon du fusil comme s'il s'agissait de bois mort. Le rebelle recula, trébuchant contre un réservoir de vapeur.

Abigail bondit. Son bras mécanique, propulsé par une décharge de pression accumulée, frappa le thorax de la sentinelle avec la force d'un boulet de canon. Le choc fut assourdissant. Le métal hurla contre le métal. L'automate fut projeté contre une conduite de refroidissement, provoquant une fuite de gaz blanc qui masqua la scène.

Elle ne lui laissa pas le temps de se rééquilibrer. Elle se rua dans le brouillard opaque, guidée par le sifflement des soupapes de la machine. Elle saisit la tête du Shérif de Fer de sa main de chair et, utilisant le levier de son bras mécanique, elle tordit le cou de l'automate jusqu'à ce que les fils de cuivre internes se rompent dans une pluie d'étincelles bleutées. La sentinelle s'effondra, son œil rouge s'éteignant lentement, comme une braise mourante dans l'âtre.

— On ne peut pas rester ici, cracha-t-elle en aidant Elias à se relever. Le bruit de la

lutte va attirer les régulateurs.

— Par où ? demanda-t-il, les mains tremblantes.

Elle désigna une porte monumentale, à l'autre bout de la nef d'acier, ornée du blason de la Ironworks : une roue dentée enserrant un cœur humain.

— Vers l'avant. Vers la turbine de Thorne. C'est là que bat le pouls de ce monstre. Si on ne lui arrache pas la clé de compression, cette Bête finira par dévorer tout l'Arizona.

Ils s'élançèrent sur une passerelle étroite surplombant le vide des soutes à charbon. En bas, des ouvriers-esclaves, les yeux brûlés par la réverbération des fourneaux, jetaient des pelletées de combustible dans les gueules béantes des chaudières. Ils ne levèrent même pas les yeux. Ils n'étaient plus que des rouages, des extensions organiques de la machine, vidés de toute volonté par la cadence infernale.

Alors qu'ils atteignaient le wagon suivant, une secousse plus violente que les autres fit osciller le convoi. Le cri d'une sirène à vapeur, lugubre et puissant, déchira l'air. La Bête de Soufre accélérât. Abigail sentit le vent s'engouffrer par les interstices du blindage, apportant avec lui l'odeur du soufre et de la mort. Elle savait que chaque tour de roue la rapprochait de Silas Thorne, de l'homme qui avait transformé le génie de son père en un instrument de tyrannie.

Elle serra le poing de métal. Les engrenages de son bras cliquetèrent, une réponse sauvage au rugissement du train. Elle n'était plus une femme traquée dans les canyons de poussière ; elle était le grain de sable dans l'engrenage, la faille dans l'acier, l'étincelle qui allait transformer cette forge en un brasier purificateur. Devant elle, les wagons s'étendaient comme les vertèbres d'un serpent infini, mais son regard restait fixé sur l'horizon de fer, là où la vapeur se confondait avec le sang du couchant.

# Chapitre 8

## Le Cimetière des Souvenirs

La porte coulissante s'effaça dans un gémissement de métal supplicié, révélant une nef d'acier froid où l'air même semblait figé par le givre de l'azote. Ce wagon n'était pas un simple lieu de stockage ; c'était le reliquaire de la \*Transcontinental Ironworks\*, une cathédrale de cuivre et de verre où s'alignaient des milliers de cylindres mémoriels, tournant avec un bourdonnement de ruche en colère. Abigail fit un pas, ses bottes de cuir épais écrasant une fine couche de givre qui recouvrait les plaques de fonte du plancher. Son bras gauche, ce membre de fortune forgé dans la haine et le laiton, laissa échapper un sifflement de vapeur blanche, une plainte hydraulique qui résonna contre les parois de fer.

Dans l'obscurité striée par les lueurs bleutées des tubes à vide, une silhouette massive se détacha de la pénombre. L'Unité 09. Ce n'était plus tout à fait un homme, mais ce n'était pas non plus la pureté géométrique des sentinelles de série. C'était une abomination de plaques rivetées et de cuir bouilli, haute de sept pieds, dont le thorax exhalait une fumée noire et grasse. Un oignon de verre rouge, niché au creux d'un casque de scaphandre soudé aux épaules, s'illumina d'une incandescence maligne.

L'automate ne chargea pas. Il avança avec une lenteur cérémonielle, chaque pas faisant trembler le châssis du convoi lancé à pleine vapeur à travers les plaines d'Arizona. Abigail sentit l'odeur : un mélange écœurant d'huile de baleine, de kérosène et de chair brûlée. C'était l'odeur des ateliers de son père, le parfum de la profanation.

— Caleb ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle étouffé par le vacarme des bielles sous leurs pieds.

Le géant de fer s'arrêta. Un cliquetis complexe s'échappa de sa gorge de métal, un son de rouages grippés tentant de former un mot. Le bras droit de la machine, une pince hydraulique capable de broyer un rail de chemin de fer, se leva dans un mouvement saccadé. Abigail ne recula pas. Elle ajusta la pression de son propre membre mécanique, sentant la chaleur du fluide caloporteur brûler sa peau tannée sous les sangles de cuir.

Le premier choc fut sismique. L'automate abattit son poing de fonte avec la force d'un marteau-pilon. Abigail pivota, le métal hurlant contre le métal alors qu'elle déviait le coup avec son avant-bras de cuivre. Des étincelles jaunes et bleues jaillirent, illuminant brièvement les étagères de parchemins et de cartes perforées qui les entouraient. Elle frappa en retour, un coup de piston sec au niveau du plexus de la machine, là où les soupapes de décharge battaient comme un cœur de bête. Le coup sonna creux, un glas de bronze qui fit vibrer les dents d'Abigail.

— Caleb, regarde-moi ! cria-t-elle, alors que la sentinelle la saisissait à la gorge.

La main de fer se referma sur son cou, l'étouffant. Elle fut soulevée du sol, ses pieds battant le vide au-dessus du plancher strié. À travers la visière de verre rouge, elle crut percevoir, dans les tréfonds de l'optique, un tressaillement d'humanité, une lueur de détresse noyée dans l'huile. Elle ne chercha pas son couteau. Elle ne chercha pas à frapper. Elle posa sa main de chair sur la plaque de poitrine brûlante de l'automate, là où une gravure artisanale, presque effacée par la rouille, représentait une rose des vents.

C'était le sceau de son père. Le secret qu'elle portait tatoué sous la peau, ces plans de construction qui n'étaient pas des schémas de machines, mais des cartes de l'âme.

— "Le fer ne se souvient pas, Caleb, mais le sang n'oublie jamais," récita-t-elle entre deux hoquets d'air.

La pression sur sa gorge diminua d'un cran. L'automate pencha la tête, un mouvement étrangement aviaire, alors qu'un sifflement de vapeur s'échappait de ses oreilles de laiton. Dans le wagon, les cylindres de données s'emballèrent, leur rotation créant un vent de papier et de poussière qui tourbillonnait autour d'eux comme une tempête de sable dans le désert. Abigail sentit les vibrations de la machine changer de fréquence. Ce n'était plus le rythme régulier et implacable de la \*Ironworks\*, mais un battement irrégulier, une arythmie de la conscience.

Elle plaça son index mécanique sur une vis de purge spécifique, à la jonction de la clavicule et du sternum. C'était le point de vulnérabilité, la faille que son père avait laissée dans chaque création, une porte de sortie pour l'esprit prisonnier de la forge.

— Souviens-toi de la pluie sur les toits de Tombstone, Caleb. Souviens-toi de l'odeur du lin propre avant que Thorne ne nous jette dans ses fourneaux.

L'Unité 09 poussa un cri. Ce n'était pas un son produit par des cordes vocales, mais le hurlement d'une chaudière prête à exploser. La machine la lâcha brusquement. Abigail retomba lourdement, toussant, alors que le géant reculait en se tenant la tête à deux mains, ses doigts d'acier labourant le métal de son propre casque. Les câbles de cuivre qui le reliaient au plafond du wagon se tendirent jusqu'à rompre dans une pluie d'arcs électriques.

Le wagon tout entier semblait gémir sous la puissance de cette lutte intérieure. Les étagères de données commencèrent à s'effondrer, déversant des monceaux de papier jauni et de bobines de zinc. Abigail se releva, la main sur son flanc meurtri. Elle voyait l'automate s'effondrer sur un genou, la vapeur s'échappant désormais par toutes ses jointures dans un panache blanc qui occultait la vue.

— Tue-moi... murmura une voix synthétique, hachée par l'électricité. Abbie... tue... le monstre.

Elle s'approcha lentement, les larmes traçant des sillons clairs sur son visage maculé de suie. Elle n'avait pas de pitié pour le métal, mais elle en avait pour l'homme qu'il avait été, celui qui l'avait protégée lors de l'attaque du convoi de minerai des années plus tôt. Elle posa son bras mécanique sur le sommet du casque de Caleb. Elle sentit les engrenages de sa propre prothèse cliqueter en sympathie, une union de douleur et de matière.

— Je ne vais pas te tuer, Caleb. Je vais te libérer.

D'un mouvement brusque et précis, elle actionna le levier de décompression d'urgence situé à la base de sa nuque d'acier. Un jet de vapeur brûlante l'enveloppa, mais elle ne recula pas. Le corps de la sentinelle se figea, les lumières de son optique s'éteignirent lentement, passant du rouge vif à un gris cendré. Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme du train. Caleb n'était plus qu'une carcasse de fer, un monument de solitude au milieu du cimetière des souvenirs de Silas Thorne.

Abigail resta un instant immobile, le front appuyé contre la poitrine froide de son ami. Le train vira brusquement, l'emportant vers les montagnes de fer noir qui barraient l'horizon. Elle se redressa, essuya son visage du revers de sa manche de lin déchirée et se tourna vers le fond du wagon. Là, derrière les archives brisées, se trouvait la porte menant à la locomotive, au sanctuaire de Thorne.

Elle serra les sangles de son manteau de cuir, vérifia la pression de son bras et s'élança parmi les débris de papier et les cylindres de cuivre. La Bête de Soufre pouvait bien hurler sa rage de vapeur et d'acier, Abigail Vane n'était plus une proie. Elle était le châtiment, une ombre de chair et de rouille marchant inexorablement vers le cœur de la forge. Chaque tour de roue, chaque coup de piston la rapprochait de l'homme qui avait cru pouvoir dompter le désert avec des chaînes de fer, ignorant que le sable finit toujours par gripper les rouages les plus parfaits. Elle franchit le seuil du wagon suivant, s'enfonçant plus profondément encore dans les entrailles de la Bête.

# Chapitre 9

## L'Antre du Magnat

Le velours cramoisi des parois étouffait le hurlement des bielles, mais ne parvenait pas à masquer la vibration sourde qui remontait des entrailles de la machine, une pulsation tellurique qui faisait tinter les carafes de cristal sur leurs plateaux d'argent. Abigail franchit le seuil du premier wagon de tête, ses bottes de cuir bouilli laissant des traînées de suie grasse sur la laine épaisse du tapis. L'air ici n'avait plus l'âpreté du charbon ; il embaumait le cèdre, le tabac de Virginie et cette odeur métallique, électrisante, que dégage l'ozone après l'orage. Son bras gauche, ce membre de cuivre et de pistons qui lui pesait à l'épaule comme un péché, laissa échapper un sifflement de vapeur condamnée. Elle sentait le liquide hydraulique chauffer contre sa peau scarifiée, une chaleur poisseuse qui se mêlait à sa propre sueur.

Elle progressait avec la prudence d'un loup dans une bergerie de fer, la main droite crispée sur la crosse d'ébène de son revolver, quand le silence se fit plus dense, presque solide. Les portes coulissantes en acajou s'ouvrirent d'un mouvement fluide, mues par des contrepoids invisibles. C'est là que les Shérifs de Fer l'attendaient. Ils n'étaient pas des hommes, mais des silhouettes de plaques rivetées et de lentilles de verre sombre, immobiles comme des sentinelles de cathédrale. Avant qu'Abigail ne pût lever son arme, un jet de vapeur aveuglant jaillit des jointures du plafond. Elle toussa, les poumons brûlés par l'âcre nuage, et sentit des pinces de laiton se refermer sur ses poignets avec la force implacable des presses hydrauliques. Son bras mécanique tenta une ultime décharge, un hoquet de métal broyé, avant de retomber, inerte, privé de sa pression vitale.

On la traîna, les pieds ballants, jusqu'au sanctuaire terminal.

La pièce était une rotonde de verre et d'acier surplombant la gueule béante de la chaudière, à la proue même de la Bête de Soufre. Au centre, trônait Silas Thorne. Il n'était plus qu'une relique de chair enchâssée dans une architecture de titane. Son torse, ouvert et maintenu par des écarteurs de chirurgie en or poli, laissait voir le mouvement frénétique d'une turbine dont les pales tournaient avec un bourdonnement de frelon. Des tubes de verre, où circulaient des fluides ambrés et des résidus de bile, le reliaient directement aux tubulures de la locomotive. Il leva un regard délavé, presque transparent, vers la captive.

— Vous avez le pas lourd de votre père, Abigail, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle amplifié par un diaphragme de cuivre situé dans sa gorge. Mais vous avez le regard de ceux qui croient encore que la poussière a un avenir.

D'un geste lent, Thorne actionna une manette sur son accoudoir. Les Shérifs de Fer forcèrent Abigail à s'agenouiller devant lui, sa tête basculée en arrière contre le froid du métal. Une aiguille longue et fine, reliée à un serpent de caoutchouc, s'extirpa du bras du fauteuil. Elle plongea sans hésiter dans la veine jugulaire de la jeune femme. Abigail poussa un cri étouffé, un râle qui mourut dans le vacarme des pistons. Elle sentit son sang, sa vie même, être aspirée par la machine. Dans le tube transparent, le rouge vermillon de la hors-la-loi se mêlait à un liquide noir et visqueux, une huile minérale purifiée qui retournait vers le cœur de titane de Thorne.

L'osmose commença. À mesure que le sang d'Abigail pénétrait ses veines flétries, le visage du magnat reprit des couleurs d'aurore, tandis que les pales de sa turbine ralentissaient, trouvant enfin une cadence harmonieuse. Il ferma les yeux, savourant cette vitalité volée, ce carburant de chair qui stabilisait ses humeurs corrompues.

— Regardez ce monde, Abigail, reprit-il, le bras étendu vers les vitres où défilait le désert d'Arizona, une étendue de roche rouge et de désolation. La chair est une erreur de la nature, une scorie de l'évolution. Elle pourrit, elle s'infecte, elle trahit. Le fer, lui, est éternel. Le fer ne connaît pas la mélancolie. Ce train n'est pas un transport,

c'est le premier membre d'un corps nouveau. Un monde où le sable sera fondu en verre, où les forêts seront de métal, et où l'homme, enfin purifié de ses faiblesses organiques, ne sera plus qu'une pièce d'un mécanisme parfait.

Abigail sentait ses forces décliner, sa vision se border de noir. Le vrombissement de la turbine de Thorne résonnait dans son propre crâne, comme si leurs cœurs battaient désormais à l'unisson par le truchement de la machine. Elle tenta de bouger ses doigts, mais son bras gauche, ce vestige de l'ingénierie de son père, ne répondait plus qu'en envoyant des décharges de douleur froide le long de ses nerfs.

— Votre père comprenait la beauté de la contrainte, continua Thorne, sa main gantée de soie effleurant la joue de la jeune femme avec une tendresse terrifiante. Il savait que pour sauver l'esprit, il fallait briser le moule de la bête. Ce sang qui coule en moi maintenant... c'est le dernier lien qui vous rattache à la terre. Une fois la pression stabilisée, vous ne serez plus qu'une enveloppe vide, et je serai enfin le Dieu de ce désert de scories.

Le train vira dans une courbe serrée, faisant hurler les essieux contre les rails d'acier noir. Une lueur d'incendie monta de la chaudière en contrebas, illuminant le visage de Thorne d'un éclat infernal. Il se pencha vers elle, l'odeur du sang et du pétrole saturant l'air entre leurs deux visages. Abigail, dans un dernier effort de volonté, fixa le tatouage microscopique qui courait sur son propre derme, là où le métal rencontrait la peau, les plans secrets que Thorne convoitait par-dessus tout. Elle ne vit pas un tyran, mais un homme dévoré par son propre artifice, un parasite de métal accroché à une carcasse de train.

Elle cracha un mélange de salive et de sang sur le plastron de titane de son geôlier. Le liquide s'évapora instantanément au contact de la chaleur de la turbine. Thorne sourit, une expression dénuée de toute humanité, tandis que la pompe accélérât son rythme, aspirant plus goulûment encore la substance de sa prisonnière. Les parois de la Bête de Soufre semblèrent se rapprocher, le métal gémissant sous la pression de la vapeur,

alors que le soleil se couchait sur l'horizon de rouille, noyant la locomotive dans une ombre longue et froide qui s'étirait sur le sable comme une griffe de fer.

# Chapitre 10

## La Clé de Compression

L'habitacle de la Bête de Soufre n'était plus qu'une cathédrale de métal hurlant, une forge close où l'air, saturé de vapeur surchauffée et d'effluves de kérosène, brûlait les poumons à chaque inspiration. Silas Thorne trônait au centre de ce chaos, ses doigts gantés de chevreau enserrant les leviers de commande avec une force inhumaine, tandis que dans sa poitrine, la turbine de titane vrombissait, un chant de mort cyclique qui faisait vibrer les plaques de blindage de la locomotive. Abigail, clouée au sol par la pression atmosphérique démentielle de la cabine, sentait le cuir de son manteau se rétracter sous la chaleur. Son bras mécanique, ce membre de cuivre et de pistons qu'elle avait toujours considéré comme une malédiction, gémissait, les articulations de laiton se grippant sous l'effet de la limaille de fer qui voltigeait dans l'air comme une neige noire.

Thorne baissa les yeux vers elle, son regard n'étant plus qu'une fente de mépris derrière ses besicles de protection. Le sifflement de sa respiration artificielle couvrait presque le fracas des bielles. Il fit un pas, lourd, pesant, le bruit de ses bottes ferrées résonnant sur le plancher de fonte striée. C'est alors que l'imprévisible se produisit. Dans l'ombre des manomètres qui s'affolaient, l'Unité 09, cette sentinelle de fer dont la carcasse de fonte était striée de runes d'huile, s'extirpa de sa torpeur programmée. Un tressaillement parcourut ses membres articulés. Ses optiques de verre dépoli, d'ordinaire d'un bleu glacial et morne, virèrent brusquement à un ambre incandescent.

Le colosse de métal ne se contenta pas de bouger ; il se brisa. On entendit le claquement sec des verrous logiques qui cédaient dans ses entrailles de rouage. La machine, conçue pour l'obéissance aveugle, leva un bras massif, une masse de fer

forgé terminée par des pinces hydrauliques, et l’abattit non pas sur la rebelle, mais sur la console de navigation. Le verre des cadrans explosa en une pluie de diamants tranchants. Thorne poussa un rugissement qui n’avait plus rien d’humain, alors que des jets de vapeur blanche s’échappaient des tubulures rompues, masquant la scène d’un voile opaque et brûlant.

— Trahison de fer ! éructa Thorne, sa voix déformée par l’amplificateur de son larynx de cuivre.

Il se détourna d’Abigail pour faire face à l’automate défaillant, mais la Bête de Soufre, privée de son guidage, amorça une embardée titanesque. Le sol se déroba. Abigail fut projetée contre une paroi de rivets brûlants. Elle sentit la peau de son épaule grésiller, l’odeur de la chair roussie se mêlant à celle de la graisse de moteur. Elle serra les dents, ses doigts de chair s’ancrant dans une grille de ventilation tandis que sa main mécanique cherchait une prise, ses pistons crachant des jets de vapeur erratiques.

L’Unité 09 s’interposa entre le tyran et sa proie. Le robot encaissa une décharge électrique issue des condensateurs de Thorne, son châssis de fonte vibrant sous l’assaut, mais il ne recula pas. Dans un dernier acte de volonté mécanique, la sentinelle saisit les montants de la cabine, bloquant l’accès à la console de secours, offrant à Abigail les quelques secondes de répit dont elle avait besoin.

Abigail se redressa, chaque mouvement étant une agonie. Elle fixa le thorax de Thorne, là où la plaque de titane protégeait la turbine. Sous le métal poli, elle devinait le battement frénétique de la clé de compression, cette pièce d’orfèvrerie mécanique qui régulaient le flux de vapeur injecté directement dans les veines du magnat. C’était le cœur de l’araignée, le pivot de tout son empire de scories.

Elle s’élança. Ses bottes de cuir lourd glissèrent sur le sang et l’huile qui recouvraient le sol. Thorne, occupé à tenter de démembrer l’Unité 09 dont les circuits grillaient

dans un concert d'étincelles, ne la vit venir qu'au dernier instant. Abigail ne chercha pas à frapper le visage ; elle projeta son bras mécanique, libérant toute la pression accumulée dans les réservoirs de son épaule. Le poing de cuivre percuta le plastron de titane avec le bruit d'une enclume frappée par un marteau-pilon.

Le métal hurla. La plaque de protection se tordit, révélant les rouages internes de la turbine de Thorne, un enchevêtrement de cames et de soupapes baignant dans un fluide visqueux et sombre. Thorne vacilla, ses mains cherchant désespérément à refermer la brèche, mais Abigail était déjà sur lui, ses doigts d'acier s'insérant entre les tiges de piston chauffées à blanc.

La douleur fut une décharge blanche qui irradija jusqu'à son crâne, mais elle ne lâcha pas. Elle sentit la clé de compression sous ses phalanges de métal : une tige de laiton cannelée, vibrante de puissance contenue. Thorne agrippa le cou d'Abigail, ses doigts de titane s'enfonçant dans sa gorge, lui coupant le souffle. Ses yeux injectés de sang fixaient les siens, et elle y lut pour la première fois non pas la colère, mais une terreur primordiale, la peur de la machine qui réalise sa propre obsolescence.

— Rends-la-moi... murmura-t-il dans un souffle de vapeur fétide.

Abigail ne répondit pas. Elle ancrâ ses pieds dans le plancher de fer, arc-bouta son corps tout entier et, dans un cri de rage qui déchira l'air saturé de soufre, elle tira.

Le craquement fut celui d'un monde qui s'effondre. Les connexions nerveuses synthétiques s'arrachèrent avec un bruit de parchemin déchiré. La clé de compression sortit du thorax de Thorne dans une gerbe de fluide hydraulique noir et de vapeur écarlate. L'effet fut instantané. La turbine dans la poitrine du magnat s'emballa, privée de son régulateur, montant dans les aigus jusqu'à atteindre une fréquence insupportable.

Thorne lâcha prise, ses mains battant l'air comme les ailes d'un insecte agonisant. Il

recula, son corps secoué de spasmes violents alors que des jets de vapeur commençaient à percer sa propre peau, la carcasse de titane devenant son propre instrument de torture. L'Unité 09, dont les optiques s'éteignaient lentement, s'effondra sur le côté, un dernier soupir de pneumatique s'échappant de ses flancs.

Abigail tomba à genoux, serrant la clé contre sa poitrine, le métal brûlant marquant son cuir d'une empreinte indélébile. Autour d'elle, la Bête de Soufre entamait son chant du cygne. Les soupapes de décharge, incapables de contenir la pression croissante sans les ordres de la console, commençaient à exploser les unes après les autres le long des deux kilomètres de la locomotive. Le monstre de fer déraillait, ses roues de trois mètres de diamètre labourant le sable rouge de l'Arizona dans un déluge d'étincelles et de rocs broyés.

Elle regarda une dernière fois le corps de Thorne, qui n'était plus qu'une enveloppe de métal tordue, fumante, immobile au milieu des débris. Le silence se fit soudain, un silence de mort seulement troublé par le tintement du métal qui refroidit et le lointain grondement du désert. Abigail se releva avec peine, son bras mécanique pendant, inerte, à son côté. Elle se tourna vers la brèche béante dans la paroi de la cabine, là où le soleil couchant incendiait l'horizon de rouille. Elle tenait la clé. Elle tenait la vie de l'Ouest entre ses mains souillées de suie. Dehors, la poussière d'acier retombait doucement sur la terre dévastée, comme une offrande à une liberté payée au prix du fer.

# Chapitre 11

## Poussière et Silence

L'écho du fracas s'éteignit dans un gémissement de métal supplicié, laissant place à une vibration sourde qui semblait sourdre des entrailles mêmes de la terre. Sous le dôme d'un ciel d'un orange de soufre, la Bête de Soufre ne ressemblait plus à l'orgueilleux titan qui avait lacéré la frontière, mais à la carcasse éviscérée d'un léviathan de fer noir. Des kilomètres de wagons blindés gisaient désormais en un zigzag de décombres fumants, leurs flancs de plaques rivetées déchirés comme du parchemin par la violence du déraillement. La vapeur, s'échappant des tubulures rompues avec un sifflement de serpent agonisant, enveloppait le désert d'un linceul blanc et brûlant qui masquait la ligne d'horizon.

Abigail émergea d'un amas de scories et de verre pilé, le souffle court, chaque inspiration lui brûlant les poumons comme si elle avalait de la braise. Elle se redressa avec une lenteur de spectre, sa silhouette découpée contre l'incendie qui dévorait les réserves de charbon du tender. Son bras gauche, ce prodige de cuivre et de pistons qui faisait sa force, n'était plus qu'un poids mort. Les valves de décharge, tordues par le choc, crachaient des filets d'huile noire qui se mêlaient à la poussière rouge du Nouveau-Mexique. Elle sentait le liquide visqueux couler le long de ses doigts de chair, une sensation tiède et écœurante, tandis que les engrenages internes du mécanisme émettaient un cliquetis irrégulier, signe qu'une bielle s'était logée dans le cœur du dispositif.

Elle fit un pas, puis deux, ses bottes de cuir épais craquant sur la limaille de fer qui jonchait le sol. Le silence qui suivait le tumulte était plus lourd que le vacarme des presses hydrauliques. C'était un silence de cathédrale profanée.

Au centre de la cabine de pilotage dévastée, Silas Thorne reposait parmi les débris de sa propre ambition. Le magnat du rail, l'homme qui avait voulu enchaîner le continent avec des rails de titane, n'était plus qu'une marionnette désarticulée. Son corps, autrefois drapé dans les soies les plus fines de l'Est, était coincé sous une console de commande renversée. Mais c'était sa poitrine qui attirait le regard d'Abigail. La turbine de titane, ce cœur artificiel qui vrombissait jadis d'une puissance impie, s'était tue. À travers la déchirure de son gilet de brocart, on apercevait le métal poli, désormais terni par une couche de suie. Les cadrans de pression incrustés dans sa cage thoracique étaient brisés, les aiguilles bloquées sur le zéro absolu. Thorne avait cessé de battre au rythme de la vapeur ; il était redevenu poussière, une poussière refroidie que le vent du désert commençait déjà à disperser.

Abigail s'approcha du cadavre, son regard d'acier ne montrant aucune pitié, seulement une lassitude infinie. Elle s'agenouilla, ignorant la douleur qui irradiait de son épaule. De sa main valide, elle fouilla les plis de la redingote de Thorne jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le froid mordant de l'acier trempé. Elle en retira la clé de compression, un objet lourd, orné de gravures complexes représentant des constellations oubliées. C'était le fétiche de cette ère industrielle, le sceptre qui permettait de réguler le flux de la vie et de la mort dans les cités-forges. En la tenant, elle sentit le poids des milliers d'âmes asservies par la Transcontinental Ironworks.

Un bruit métallique, un frottement de plaques contre le basalte, la fit pivoter. À quelques toises de là, le Shérif de Fer, cette sentinelle implacable dont la seule présence suffisait à vider les saloons, tentait de se relever. Son châssis massif, alimenté au kérosène, était plié à quarante-cinq degrés, et une de ses jambes hydrauliques avait été sectionnée net, laissant échapper un jet de fluide bleuâtre. La lentille de verre rouge qui lui servait d'œil clignotait avec une régularité de moribond, projetant une lueur sanglante sur les rochers environnants. L'automate tenta de lever son bras-canon, mais le mécanisme s'enraya dans un cri de métal broyé. Il s'effondra de nouveau, sa chaudière interne s'éteignant dans un dernier râle de fumée noire. La loi du fer venait de rendre l'âme.

Abigail se détourna de la machine brisée. Elle n'avait plus rien à faire ici. Elle rajusta son manteau de cuir, sentant contre sa peau le parchemin des plans originaux, ces schémas que son père avait tracés à l'encre de Chine avant d'être consumé par sa propre création. Elle savait que ces dessins, tatoués dans sa mémoire et portés contre son cœur, étaient la seule semence d'un futur qui ne serait pas fait de boulons et de bielles.

Elle commença sa marche vers l'ouest, s'éloignant du brasier. Le soleil, désormais une simple fente incandescente à l'horizon, jetait de longues ombres sur la mesa. Chaque pas l'éloignait de la carcasse de la Bête de Soufre, qui refroidissait lentement dans la nuit naissante. Le tintement du métal qui se contracte sous l'effet du froid nocturne résonnait comme un glas lointain.

Elle ne regarda pas en arrière. Elle ne regarda pas les wagons de minerai renversés, ni les rails tordus qui pointaient vers le ciel comme les doigts d'un noyé. Elle regardait le désert, immense, souverain, qui reprenait ses droits. Le sable rouge commençait déjà à recouvrir les taches d'huile. La nature, patiente et impitoyable, s'apprêtait à digérer l'acier.

Son bras mécanique, désormais inutile, balançait au rythme de sa marche, un pendule déréglé marquant la fin d'une époque. Abigail Vane s'enfonça dans l'immensité ocre, une silhouette solitaire emportant avec elle le secret de la compression et la promesse d'un silence que nulle machine ne viendrait plus jamais troubler. La poussière d'acier retombait, fine et scintillante, sur ses traces de pas, avant d'être balayée par le souffle pur et sauvage de la frontière. Elle était libre, et l'Ouest, avec elle, respirait à nouveau sans le secours des poumons de fonte.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Broyer la Poussière d'Acier"*

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)